

RÉTROSPECTIVE DE FILMS

THÉMATIQUE CENTRALE ET TRANSVERSALE : L'ÉDUCATION

Comment le cinéma a-t-il mis en image et en son le processus éducatif, la travail de formation, et l'institution-école ? Les films que nous avons choisis pour cette rétrospective en ligne ne sont qu'un échantillon du vaste corpus autour de ces motifs et de cet imaginaire. Selon le principe de l'iceberg, il y a toute une panoplie d'œuvres « underground » qu'on ne peut montrer à cause de la question des droits, des sous-titrages, de la disponibilité des copies numérique, etc.

Et donc des choix par constellation se sont imposés. Il s'agit d'un jeu combinatoire auquel on se livre dans l'après-coup, une fois que la figure dans le tapis de la programmation s'est révélée à nous et que parentèle et homologues nous apparaissent avec clarté.

Le refus.

L'école n'est pas le seul lieu où l'on se forme, et au contraire, elle est devenue souvent la cible des cinéastes qui font de la figure du refus et de la révolte contre les institutions leur forme de vie. Pour Édouard Luntz (***Bon pour le service***, 1963) le service militaire n'est qu'une machine à broyer les corps, un formatage terrifiant qui décervelle les individus jusqu'à les transformer en chair à canon. Avec la force de leur mise-en-scène impitoyable, Danièle Huillet et Jean-Marie Straub (et Marguerite Duras, auteur du texte de départ) démasquent l'imposture d'un maître et de la didactique institutionnelle, en nous livrant un manifeste de pédagogie socratique subversive (***En rachâchant***, 1982). Le petit René de ***Rentrée des classes*** (1956) de Jacques Rozier est le frère cadet des ados de Luntz, sa charge rebelle et son regard enchanté en font une créature « naturelle », pré-culturelle. Les filles désobéissantes et indociles filmées et dirigées par Vera Chytilová (***Pytel blech [Un sac de puces]***, 1962) nous montrent l'échec de l'hypocrite volonté de bien faire du socialisme d'État, et l'impossibilité de gommer les singularités au nom d'un égalitarisme de façade.

Le langage.

La résistance à une école castratrice de toute créativité et individualité, est à l'œuvre dans une série de films qui font de l'irréductible subjectivité du langage leur force. Si Peter Nestler se voit refuser la diffusion de son *Aufsätze* (1963), c'est justement parce qu'il tient radicalement à l'accent du terroir et aux tâtonnements dans la diction des enfants qui filme avec pudeur et justesse. Régis Sauder (*Nous, princesses de Clèves*, 2011) filme avec invention et prouesse l'appropriation de la culture classique par des adolescents prolétaires et issus des immigrations, en posant toutes les bonnes questions sur l'émancipation intellectuelle et l'égalité des intelligences. Roberto, l'instituteur lunaire et libertaire de *Pipicacadodo* (1979) de Marco Ferreri ne supporte plus la langue de bois des ses livres de pédagogie, ni celle des autorités, ni même la langue courante : l'être le plus proche de lui est un enfant qui refuse de parler, qui crache en quelque sorte sur le contrat social en s'écartant du monde pour chercher un autre monde, un régression contre notre civilisation abrutissante. Et notre civilisation est aussi la cible majeure de la révolte exprimée par le rap, le slam, la poésie des jumeaux quasi-zadistes filmés avec sensualité et douceur par Vincent Pouplard (*Pas comme des loups*, 2016).

L'institution.

Le sujet le plus brûlant donne les écritures les plus diverses et étonnantes. Patricia Mazuy innove le genre du film d'histoire avec son récit flamboyant (*Saint-Cyr*, 2000), ses questionnement féministes très contemporains, sa mise-en-scène d'héritage rossellinien qui balaie d'un coup tous les Vatel et Marquises des années 90 : les contradictions insolubles de l'institution sont déjà dans cette histoire matricielle, et la réalisatrice de Travolta et moi en est bien consciente. De même Ahmed Lalle pointe avec une forme fébrile et un esprit libre et dialectique (*Elles*, 1966) les paradoxes d'une société qui se veut à fois la dernière arrivée dans le monde socialiste et l'héritière millénaire de l'Islam, prisonnière dans la rhétorique de la libération des mœurs et dans la réalité de la séparation des sexes. Le cinéma direct de Fred Wiseman (*High School*, 1968) et celui de François-Xavier Drouet (*La Chasse au Snark*, 2013) ne peuvent pas être les plus éloignés : l'américain cherche les constantes et les répétitions (mais aussi les ambiguïtés), pour démasquer l'idéologie néfaste sous-jacente au système de son pays, le français vise les singularités et les ruptures (sans irénisme), en choisissant comme lieu de vie une institution qui n'en est pas vraiment une, le Snark.

Le métier.

Les grands absents du puissant film *Examen d'État* (2014) de Dieudo Hamadi sont les instituteurs : on sait qu'ils sont mal payés et qu'ils se sont transformés en commerçants et businessmen. L'univers kafkaïen du Congo d'Hamadi, qui frôle au film d'horreur, joue sur cette lacune, ce trou dans l'État qui dit toute son absence et sa profonde distance du peuple. Le déclassement est aussi un des thèmes du gogolien *Il maestro di Vigevano* (1963) de Elio Petri : cette fable amère nous plonge dans une Italie provinciale grotesque, victime du boom économique, de la standardisation des goûts, du renoncement à la culture au nom de l'enrichissement. Si dans ce film le peuple semble se dissoudre sans espoir dans une monstrueuse petite bourgeoisie universelle, il réapparaît avec toute sa puissance d'émancipation dans le sublime *Diario di un maestro* (1973) de Vittorio De Seta. Dans ce film-phare, le réalisateur implique dans le processus de création les enfants, leur famille, les habitants du quartier, les acteurs, appliquant ainsi à la fabrication de l'œuvre les principes d'enseignement anti-autoritaires issus de 1968, et réconciliant les élèves avec la nouvelle école. L'instituteur est un saint, un missionnaire, une figure évangélique qui met en contradiction l'école, en y demeurant jusqu'à l'épuisement pour la changer de l'intérieur.

La transmission.

Comment peut-on s'ouvrir à l'avenir, dans cette époque de désœuvrement et de passions tristes ? La victoire dans la course du jeune Mimi, filmée d'une manière si anti-rhétorique et si sobre par Luigi Comencini (*Un ragazzo di Calabria*, 1987), est une émouvante leçon d'éthique, qui nous vaccine contre toute idéologie de la réussite et de la distinction. L'entraîneur athlétique de Mimi (interprété magnifiquement par Gian Maria Volonté) a dans sa chambre une affiche sur laquelle figure le visage d'Antonio Gramsci : pour le grand philosophe sarde, le seul et vrai maître n'est pas celui qui transmet des notions, des connaissances et des contenus abstraits, mais celui qui enseigne à interpréter la réalité sociale et à devenir des citoyens autonomes. Cet héritage, on le retrouve aussi dans le contexte nord-irlandais filmé par Alessandra Celesia (*Le Libraire de Belfast*, 2012) : John Clancy, libraire sans librairie, est un père sans enfants, un homme blessé mais doux à la recherche d'une arche où embarquer sa collection de livres rares et surtout ses jeunes amis, un peu perdus mais tous passionnés. Son seul but est de protéger leur flamme du déluge qui arrive et de nourrir leur désir, cette soif désespérée et émouvante de formation permanente.

Federico Rossin

Historien du cinéma, conférencier et passeur d'images. Depuis 2007 il travaille comme programmeur indépendant pour de nombreux festivals et cinémathèques en Europe. Il intervient aussi comme formateur dans des réseaux d'éducation populaire et dans des cadres universitaires.